

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 8 (1900)
Heft: 30

Artikel: Les corruptions de l'idée catholique
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES
CORRUPTIONS DE L'IDÉE CATHOLIQUE.

II. — Le catholicisme et le scolasticisme.¹⁾

Nous entendons ici par « scolasticisme » le système théologique, ecclésiastique et liturgique qui a été enseigné dans les écoles du moyen âge et pratiqué, à cette même époque, dans les Eglises dépendantes de Rome. Ce système, qui a été assez puissant pour prévaloir, en Occident, sur le catholicisme de l'ancienne Eglise, a su créer un état d'esprit, une façon de raisonner, une mentalité, des arguments, des préjugés, des légendes, des superstitions, des miracles, des cérémonies, des dogmes, une morale, une discipline, un gouvernement même, toutes choses qui constituent ce qu'on appelle « le médiévisme ». Comme toutes ces choses tendaient à fortifier la papauté et le papisme, la cour de Rome et ses partisans se sont efforcés de les faire passer pour le catholicisme même; en sorte que les catholiques-romains d'aujourd'hui sont persuadés, en partie, qu'effectivement le catholicisme et le scolasticisme du moyen âge sont identiques, ou du moins que c'est au moyen âge que le catholicisme a été le mieux compris et le mieux pratiqué; que le XIII^e siècle surtout a été l'âge d'or du vrai catholicisme; que c'est à lui qu'il faut revenir, si l'on veut faire refleurir la foi catholique et la piété catholique; qu'à ce point de vue Léon XIII a admirablement compris ce qu'il faut aux intelligences du XIX^e et du XX^e siècle; que telle est la direction à imprimer au mouvement religieux de l'avenir, etc.

Il est certain que la philosophie du moyen âge, la théologie du moyen âge et la liturgie du moyen âge ont pénétré

¹⁾ Sur *le catholicisme et le cléricalisme*, voir la livraison précédente, p. 92-105.

profondément dans les esprits, dans les mœurs et dans les institutions de l'Occident. M. Fouillée a même écrit en 1893 : « Qui peut jamais se flatter, même de nos jours, d'avoir entièrement dépouillé les préjugés scolastiques¹⁾? » Certes, la philosophie depuis Descartes et les sciences depuis Bacon se sont émancipées de la théologie scolastique ; mais celle-ci, maintenue autant que possible par Rome, règne encore dans les pays soumis à Rome, qui s'obstinent à la prendre pour le catholicisme même.

C'est cette confusion que je veux signaler dans cette étude, en montrant les oppositions formelles qui existent entre le vrai catholicisme et le scolasticisme.

I. Commençons par préciser le sens des mots. *Scolasticisme* et *scolastique* viennent de *scola*, école. Or l'école, en soi, est une chose bonne. Donc, en soi, ou plutôt en ce sens, ni le scolasticisme ni la scolastique ne sont des choses mauvaises. Mais il y a école et école : telle est bonne, telle est mauvaise. De même, tel scolasticisme peut être bon, et tel peut être mauvais ; telle scolastique peut être bonne, et telle peut être mauvaise. La scolastique d'une Eglise peut donc être bonne, si les écoles de cette Eglise sont bonnes, si elles emploient de bonnes méthodes et si elles aboutissent à de bons résultats. Mais le contraire aussi peut se produire.

Il s'agit, dans le cas présent, du scolasticisme et de la scolastique du moyen âge en Occident. Les écoles théologiques d'alors ont certes renfermé du bien, mais aussi du mal ; elles ont produit de bonnes choses, mais aussi de mauvaises. C'est ce triage qu'il faut faire.

En général, on peut dire que les scolastiques de ce temps-là ne se sont appliqués ni à constater, ni à conserver les dogmes de l'ancienne Eglise. L'ancienne Eglise avait fait ce double travail, et au moyen âge les théologiens voulaient faire du neuf. Aussi se sont-ils surtout appliqués à expliquer les dogmes à *leur manière*. Ils ont préféré dans leurs explications les pointes d'aiguille, la subtilité, les distinctions, les originalités, les étrangetés. Ils se sont laissé guider par l'individualisme et l'a priori. Leur méthode a été la méthode syllo-

¹⁾ DESCARTES, p. 26 ; Paris, Hachette.

gistique, qui est bonne en elle-même, quand elle est bien appliquée; mais ils l'ont très souvent mal appliquée, en ce sens qu'ils l'ont appliquée *a priori*, en dehors des vraies données de l'histoire, en dehors des sciences positives et expérimentales, qui d'ailleurs à cette époque étaient réduites à peu de chose et sujettes à beaucoup d'erreurs. Ce n'est donc pas le syllogisme qui a compromis les théologiens du moyen âge, c'est l'apriorisme avec lequel ils l'ont appliqué, c'est l'individualisme sans norme et sans frein avec lequel ils ont procédé dans toutes leurs prétendues explications. Tels sont les vices de méthode qui les ont conduits à leurs faux systèmes théologiques, résumés et connus sous le nom de *scolasticisme*.

Il importe donc souverainement, d'abord de distinguer la scolastique comme *méthode* et la scolastique comme *système*, et ensuite, de saisir exactement ce qui caractérise soit la méthode, soit le système, ce qui les vicie et les rend nuisibles l'une et l'autre.

S'appliquer à raisonner sa foi, à l'expliquer et à en faire ressortir les côtés lumineux, esthétiques et moraux, c'est faire une chose excellente. Tel est le but même de la théologie. Mais ce n'est pas là ce qui constitue la méthode dite scolastique: car, bien avant l'époque de la scolastique, les Pères et les docteurs de l'ancienne Eglise ont aussi cherché à expliquer la foi et à en montrer la profondeur et la sublimité: qui ne connaît les belles explications des Clément d'Alexandrie, des Origène, des Grégoire, des Basile, des Ambroise, des Augustin, des Jean Damascène, etc.?

La méthode scolastique consiste, précisément, à traiter la science théologique suivant des formes dialectiques et didactiques aussi sèches que sévères, formes syllogistiques, avec raisonnements, objections et réponses sur les majeures, les mineures et les conclusions. Or, comme telle, la méthode scolastique est aussi ennuyeuse qu'aride. Elle abuse du syllogisme et de l'analyse; elle engendre plutôt la subtilité que la clarté; elle désarticule les questions plutôt qu'elle ne les démontre vraiment et qu'elle ne les résout. Si elle apprend quelquefois à raisonner, elle apprend plus souvent encore à déraisonner et à subtiliser. Il est certain, en tout cas, qu'on peut faire de la logique et de la logique très serrée, sans s'imposer ce procédé étroit et monotone.

On a prétendu que la scolastique était « la synthèse des questions appartenant à la science, l'organisation des vérités dogmatiques et morales dans un ensemble harmonieux¹⁾ ». C'est inexact. La scolastique a tenté, il est vrai, cette synthèse et cette organisation; elle a fait *une* synthèse et *une* organisation. Mais elle a cela de commun soit avec plusieurs Pères et plusieurs docteurs de l'ancienne Eglise, soit avec les savants et les théologiens des temps modernes. Et, d'autre part, rien de plus faible que la synthèse scientifique et la synthèse théologique de la scolastique; l'une et l'autre sont aujourd'hui dépassées, compassées et absolument passées; ce n'est que le parti ultramontain qui peut s'obstiner dans des considérations aussi arriérées.

Ici déjà nous touchons à la scolastique comme système philosophique et comme système théologique. Disons immédiatement que, comme système soit philosophique soit théologique, la scolastique est extrêmement faible, plus faible encore que comme méthode, et, sur quantité de points, absolument erronée. Une philosophie fondée sur la physique des quatre éléments et sur des sciences naturelles, astronomiques, anthropologiques, fausses, ne peut être qu'une philosophie pitoyable; et une théologie basée sur une telle philosophie, ne peut être que plus pitoyable encore. On a prétendu que la théologie scolastique est « l'application des connaissances philosophiques aux vérités de foi dans la mesure que comportent les doctrines surnaturelles²⁾ ». C'est une erreur: car l'application des connaissances philosophiques aux vérités de foi a été faite avant la scolastique et après. La théologie scolastique n'a été qu'*une* application des connaissances *du moyen âge* aux vérités de foi; et comme les connaissances du moyen âge étaient la plupart du temps un mélange de logomachie incompréhensible et d'erreurs aujourd'hui manifestes, il en résulte que la théologie scolastique est actuellement insoutenable. Elle pouvait faire des dupes à une époque où l'on se payait de mots et où le *magister dixit* était une solution; mais il ne saurait plus en être question dans nos milieux scientifiques et philosophiques. Ajoutons qu'au lieu de se borner à expliquer

¹⁾ M. l'abbé MIGNON, *les Origines de la scolastique*, T. I, p. 159.

²⁾ *Ibid.*

vraiment les vérités de foi par des considérations philosophiques, la scolastique a introduit dans les vérités de foi, dans les dogmes, des doctrines qui passaient alors pour philosophiques et qui n'étaient que des erreurs; en sorte que la scolastique, au lieu d'expliquer et d'éclaircir la foi, n'a fait que la dénaturer en la présentant sous des aspects faux. La théologie scolastique est ainsi, sur une quantité de points, antichrétienne non moins qu'antiphilosophique, antichrétienne soit au point de vue du dogme, soit au point de vue de la morale. Tel est son bilan.

Nous avons donc raison, nous, anciens-catholiques, de combattre la scolastique en ce qu'elle a d'erroné, et de nous replacer sur le terrain de l'ancienne foi, de la vraie foi chrétienne, éclairée par la philosophie et la science modernes. Nous sommes ainsi de notre temps par la science, et de l'éternité par la foi.

II. De ce qui précède, il résulte que les deux signes particulièrement caractéristiques de la scolastique sont, au point de vue de la méthode, l'emploi à outrance de l'analyse et du syllogisme avec étalage d'objections et de réponses, et, au point de vue du système, la confusion du dogme et de ses prétendues explications, l'introduction de celles-ci dans celui-là et partant l'altération de celui-là par celles-ci.

De ces deux éléments constitutifs de la scolastique, c'est l'altération du dogme qui a commencé et la méthode syllogistique qui a suivi. Cet ordre chronologique n'a rien d'étonnant: car la méthode étant une chose difficile n'est jamais une chose de début; on ne la découvre qu'après des tâtonnements plus ou moins longs. C'est ainsi que nous voyons les scolastiques étudier pendant des siècles la grammaire, la rhétorique, la logique, avant d'arriver à l'exposition didactique et syllogistique des thèses telle qu'elle a été faite au XIII^e siècle et telle qu'elle se trouve en particulier dans la *Somme* de Thomas d'Aquin. Mais, si cette organisation de l'enseignement a tardé, les scolastiques n'ont pas tardé à se lancer dans des considérations nouvelles, soi-disant philosophiques ou scientifiques, sous prétexte de rendre les vérités de la foi plus claires et plus acceptables. Ces considérations étaient toutes person-

nelles: c'est là ce qui les caractérise; ce point capital est à noter.

Sans doute, dans l'ancienne Eglise, on trouve bien aussi chez les Pères et les docteurs des considérations personnelles; mais elles ne viennent qu'en second lieu, après l'exposition de la foi, et subordonnées à celle-ci; elles sont toujours dominées par la tradition et par la constatation de la doctrine évangélique d'après le témoignage des Eglises. Tandis que, chez les scolastiques, la tradition est peu connue, surtout la tradition grecque, la langue grecque étant à peu près ignorée de la plupart d'entre eux et les œuvres des Pères grecs n'étant pas même connues de nom. Les scolastiques, en outre, n'ont pas eu plus de souci de l'histoire que de la tradition; l'histoire des faits religieux et ecclésiastiques, ainsi que l'histoire des doctrines, leur a fait défaut presque entièrement. Ce double terrain positif leur manquant, ils n'ont plus eu comme champ d'activité intellectuelle que les considérations personnelles; ils s'y sont abandonnés avec un plaisir marqué, car il est agréable de donner à son moi une libre expansion; ils y ont mis d'autant plus de joie et d'élan qu'ils n'étaient alourdis dans leur marche par aucun bagage d'érudition et de tradition, et que, d'autre part, ils étaient plus jeunes, doués d'une imagination plus vive et à peu près libres de tout frein.

D'où il résulte que le premier trait et le fond même de la scolastique, c'est l'individualisme, et, dès le début, l'individualisme affranchi de toute lisière et émancipé de toute norme. Ceci soit dit contre les critiques qui font dater du protestantisme l'apparition de l'individualisme en théologie et en religion. A la vérité, la manière de pratiquer l'individualisme a été différente chez les protestants et chez les scolastiques; mais, si le jeu a été différent, l'instrument a été le même.

Que les maîtres et les docteurs de la scolastique aient été, avant tout, des individualistes, cela est certain. Le critérium catholique, en effet, ne leur est plus connu; il n'est plus question, pour eux, de chercher ce qui a été cru partout, toujours et par tous. Chaque docteur ne songe guère qu'à lui-même et n'est guère préoccupé que de ses propres opinions; s'il cite l'Écriture ou quelques textes d'Ambroise, de Jérôme ou d'Augustin, c'est moins pour se guider sur eux que pour les plier à sa propre doctrine. C'est donc un esprit nou-

veau et un procédé nouveau qui apparaissent. Tel est le caractère des longs commentaires des premiers scolastiques sur l'Écriture: ce sont exclusivement des commentaires personnels, reflétant plutôt l'état d'esprit du commentateur que le sens exact du texte à commenter. Dans l'ancienne Eglise, l'objectivisme positif avait dominé; dans la nouvelle, c'est le subjectivisme arbitraire qui règne. Le *magister dixit*, il est vrai, y était admis et y faisait règle dans les discussions, mais seulement entre étudiants et disciples; quant aux maîtres, ils étaient libres: chacun avait son système à lui, chacun faisait école. Cette restriction du *magister dixit* est à noter.

On ne saurait donc le redire assez, ce n'est pas le protestantisme qui a découvert l'individualisme, pas plus que ce n'est lui qui a découvert le libre examen. Le libre examen a été pratiqué de tout temps dans l'Eglise; les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Tertullien, les Augustin, etc., en sont des preuves éclatantes. La scolastique l'a pratiqué plus encore, non pas mieux, qualitativement, mais plus, quantitativement, et l'a poussé jusqu'à l'individualisme quelquefois le plus outré. Le protestantisme n'a fait que le reprendre et lui donner une autre forme. Il l'a repris, parce qu'à partir du XIV^e siècle, lorsque les grands systèmes théologiques ont été terminés et lorsque la scolastique est entrée dans son épuisement et son déclin, l'individualisme des siècles précédents avait disparu et avait fait place à un autoritarisme ecclésiastique presque absolu, autoritarisme contre lequel le protestantisme s'est élevé (de là son nom de « protestantisme »). Mais, en le reprenant, il lui a donné une forme nouvelle, plus dégagée des formes didactiques et syllogistiques, moins enfantine, moins gauche, moins raide, plus littéraire et surtout plus scientifique: de là ce qu'on a appelé la Renaissance, renaissance non seulement religieuse, mais aussi littéraire, scientifique et philosophique.

On comprend aisément comment, dans le milieu du moyen âge, dans une absence si complète du critérium catholique, l'altération de l'ancien dogme a été facile. Il n'y avait plus ni recours à l'histoire, ni recours à la tradition; la méthode de constatation historique et d'exposition patristique traditionnelle était ignorée; les conciles œcuméniques n'avaient plus lieu; il n'y avait plus que des conciles occidentaux, et encore ceux-ci étaient-ils rares; quant à la foule des petits conciles

particuliers, ils étaient tous dominés par quelques personnages plus influents et plus intrigants les uns que les autres; et, au lieu de faire respecter l'ancienne foi, qu'ils ignoraient d'ailleurs, ils imposaient la doctrine de tel ou tel maître qui avait la vogue du jour; en sorte que leur autoritarisme tyrannique et violent n'était au fond que l'individualisme de quelques-uns, surtout du pape ou de ses légats, écrasant l'individualisme de tel ou tel adversaire. Ecoles et conciles étaient donc dominés par l'esprit individualiste ou par l'esprit de parti, et non par l'esprit de science.

On pourrait croire tout d'abord que le goût de l'analyse et du syllogisme, au degré où il a été poussé par les scolastiques, a développé chez eux le goût de l'exactitude et l'amour de la vérité. Ce serait s'abuser. L'histoire montre que la plupart des scolastiques, en s'abandonnant à leur manie des analyses subtiles et des raisonnements les plus pointilleux, ont cherché le neuf plutôt que le vrai, le curieux et l'excentrique plutôt que le rationnel. L'imagination, chez eux, dominait la raison. En subtilisant la vérité, ils l'évaporaient, loin de la fortifier. Leurs distinctions entassées les unes sur les autres, leurs divisions et leurs subdivisions accumulées, loin d'éclaircir les questions, embrouillaient les esprits; elles ne résolvaient pas, elles dissolvaient: de là ces discussions confuses, où les mots et les formules d'écoles obscurcissaient les idées, et où les cercles vicieux et les sophismes perpétuaient les difficultés au lieu de les diminuer, acculaient les esprits dans des impasses d'où ils ne pouvaient plus sortir. C'est ainsi que la scolastique, en somme, n'a guère abouti qu'à des culs-de-sac et à des coupe-gorge, comme en politique le moyen âge n'a guère produit que des imbroglios et des embrouillaminis. Les faux dogmes du concile de Trente, qui sont le résultat de la scolastique du moyen âge, ne présentent pas autre chose au critique indépendant et impartial.

III. Selon Cousin, la philosophie scolastique se résume dans la question des universaux, qui est une question du XII^e siècle. La scolastique daterait donc du XII^e siècle et elle aurait pour principaux représentants Anselme de Cantorbéry, Guillaume de Champeaux, Abélard, Roscelin, Anselme de Laon, Hildebert de Tours, Yves de Chartres, Jean de Salisbury,

Bernard de Clairvaux, Hugues de St-Victor, Pierre Lombard, Albert le Grand, etc., en attendant, au XIII^e siècle, les Thomas d'Aquin et les Bonaventure, etc. Parmi eux, il y a eu une gauche plus ou moins libérale, donnant davantage à la raison individuelle, un centre ou juste-milieu modéré, une droite plus ou moins autoritaire, faisant opposition à la gauche et triomphant généralement dans les conciles sous l'influence ou avec le concours des papes et de leurs agents. Au XII^e siècle, cette droite autoritaire a été surtout représentée par Guibert de Nogent, Guillaume de St-Thierry, Bernard de Clairvaux, Gauthier de St-Victor, les conciles de Soissons en 1121, de Sens en 1140, etc.

Selon d'autres, la scolastique a commencé dès le XI^e siècle, dans les écoles de Chartres, où Fulbert releva l'enseignement de l'Écriture, et où enseignèrent Pierre de Chartres, Sigon, Bernard, etc.; de Tours, où enseignait Bérenger, et du Bec, où enseignèrent Lanfranc et Anselme. Adélard de Bath, chercheur aventureux, alla en Grèce recueillir les débris de l'ancienne philosophie et à la fin du XI^e siècle fit profession publique d'enseigner la doctrine de Platon. Il est certain que « les discussions qui eurent lieu dans la seconde partie du XI^e siècle furent le point de départ d'un changement considérable dans la méthode théologique¹⁾ ».

Toutefois, ce point de départ n'était que le résultat d'un mouvement qui avait eu lui-même son point de départ au IX^e siècle; en sorte que, selon d'autres, les premières origines de la scolastique remontent jusqu'au IX^e siècle. Cette opinion me semble la plus exacte: car cet esprit nouveau d'individualisme libre, de points de vue arbitraires, d'assertions aventureuses, quelquefois même de falsification consciente, d'explications personnelles introduites dans le dogme et prisées par leurs auteurs au-dessus du dogme, cet esprit, dis-je, qui est l'esprit même de la scolastique, on le constate déjà clairement au IX^e siècle, dans l'auteur des *Fausse décrétales*; dans Paschase Radbert, moine assoifé de miracles, qui voulut expliquer *comment* J.-C. est présent dans l'eucharistie et qui prétendit aussi expliquer *comment* J.-C. naquit; dans Gottschalc, qui s'aventura dans la question de la prédestination; dans

¹⁾ MIGNON, *ouvr. cité*, I, 163.

Scot Erigène, qui réfuta Gottschalc, traduisit les œuvres du pseudo-aréopagite et écrivit un ouvrage très original sur « la Division de la nature »; enfin et surtout dans le pape Nicolas I^{er}, qui développa considérablement la papauté temporelle, et qui, à la suite de l'auteur des *Fausses décrétales*, fonda la papauté spirituelle du moyen âge et commença le schisme entre l'Occident et l'Orient, cherchant à ameuter les théologiens occidentaux contre l'Eglise grecque, qui ne voulait pas se soumettre à ses prétentions.

C'est bien au IX^e siècle qu'apparaît la nouvelle Eglise romaine avec sa papauté orgueilleuse et dominatrice. C'est bien au IX^e siècle qu'apparaissent tous les germes qui se développeront aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles et qui constitueront la scolastique. C'est bien alors que sont tracées toutes les grandes lignes de cet édifice qu'on a pris pour le catholicisme même, et qui n'a été et qui n'est encore que le romanisme scolastique: tout le mouvement papal du moyen âge a son point de départ dans les *Fausses décrétales*, ainsi que dans les doctrines et les agissements du pape Nicolas I^{er}; tout le mouvement de mysticité spéculative et de métaphysique nuageuse a son origine dans Scot Erigène; tout le mouvement de théodicée absolutiste tendant à ne voir que la volonté toute-puissante de Dieu au détriment de la liberté de l'homme, date de Gottschalc; tout le mouvement de mysticisme soi-disant historique, ami des miracles et des légendes touchant l'incarnation et l'humanité de J.-C., commence avec Paschase Radbert, ainsi que le mouvement eucharistique, dont le caractère, à partir de cette époque, devient de plus en plus matériel et charnel. Cet esprit de légende, qui fut loin d'être toujours poétique et qui développa beaucoup moins la poésie que la superstition matérialiste et grossière, cet esprit, dis-je, est bien antérieur à l'auteur de la *Légende dorée*, Jacques de Voragine (Etat de Gênes), qui vécut de 1230 à 1298. Il se montre au X^e siècle, dans un hagiographe byzantin, Siméon, qui fut surnommé Métaphraste, c'est-à-dire paraphrasseur, parce qu'il *paraphrasa* très fort les Vies de Saints. Il fut secrétaire des empereurs Léon VI le Philosophe (886-911) et Constantin Porphyrogénète (912-959). Sur 539 Vies de Saints qu'il prétendit avoir recueillies dans les églises et les couvents, 122 seulement paraissent authentiques, et 417 fausses.

Les défenseurs des anciennes croyances, les représentants de l'ancienne Eglise, les Raban Maur, les Ratramne, les Amalric, les Hincmar, en Orient les Photius, etc., se sont en vain élevés contre ces innovations; celles-ci ont gagné du terrain, grâce aux ténèbres, à l'ignorance et à la corruption du X^e siècle, de ce siècle où l'on n'a guère à citer qu'un nom de valeur, celui de Gerbert de Reims; et elles ont déjà triomphé au XI^e siècle, grâce au parti monacal qui les a vigoureusement défendues à Rome et en France.

C'est ainsi que la scolastique, présentée dans ses véritables origines, dans ses premières tendances et dans son vrai jour, a été, non un développement de l'ancienne Eglise et de l'ancien catholicisme, mais une innovation *contre* l'ancienne Eglise et *contre* l'ancien catholicisme. C'est ainsi qu'elle a été, non une époque de foi vraiment chrétienne, mais une époque de crédulité chez les masses ignorantes et de subtilité sophistique dans les écoles et les partis. C'est ainsi qu'elle a été, non une mise en lumière du vrai dogme chrétien, mais une altération de ce dogme par des définitions nouvelles et par la formation de prétendus dogmes nouveaux, spéculations d'écoles transformées en articles de foi par des conciles aussi ignorants que fanatiques et par des papes aussi ambitieux que corrompus. C'est ainsi que la scolastique, qui se détache d'une manière si tranchée sur le fond des huit premiers siècles, a été une déviation dans l'histoire du christianisme, déviation du catholicisme au profit du romanisme ou du papisme. C'est ainsi qu'elle a été pour la théologie, comme pour la philosophie et pour la science, non une époque de formation, mais une époque de déformation; non une ère de lumière et de prospérité, mais une ère d'obscurantisme et de décadence, contre laquelle le protestantisme avec raison a commencé une réaction et une réforme; réaction et réforme qui ont été salutaires sous certains rapports, nuisibles sous d'autres; qui, en tout cas, ne sont pas terminées, et que nous, anciens-catholiques, nous continuons sous une forme nouvelle, ancienne à certains points de vue, nouvelle sous d'autres, éminemment catholique dans le sens ancien du mot, éminemment libérale, objective et historique: *libérale*, mais non arbitraire; *objective*, et non fantaisiste; *historique*, c'est-à-dire éclairée avant tout par la lumière de l'histoire, suivant le critérium catholique de

Vincent de Lérins; critérium que la scolastique a complètement méconnu; critérium qui, s'il eût été pratiqué au IX^e siècle et dans les siècles suivants, eût rendu les errements de la scolastique impossibles; critérium qui, aujourd'hui, est notre bouclier, notre sauvegarde, notre base, notre flambeau directeur, et qui, si nous lui restons fidèles, nous préservera des erreurs du protestantisme en nous faisant profiter de ses avantages et de ses services, et permettra à notre Eglise de suivre noblement, chrétiennement, sa double et sainte vocation: réformer l'Eglise catholique et réunir les Eglises vraiment chrétiennes par le lien de la foi et de la paix.

IV. Précisons davantage encore, par quelques détails caractéristiques.

Dans l'ancienne Eglise, la tradition universelle et les Ecritures canoniques étaient la base de la théologie; c'est dans cet esprit que les Pères et les docteurs avaient composé leurs apologies, leurs traités, leurs homélies, etc., et que les fidèles les avaient compris. Au contraire, les ouvrages qui sont à la base de la scolastique ne sont plus les écrits des Pères ni les monuments de la tradition, mais les *Fausses décrétales*, puis les œuvres de Scot Erigène et particulièrement le *De divisione naturæ*; les œuvres du pseudo-Denys l'Aréopagite, traduites par Scot; les ouvrages sur la prédestination, de Gottschalc, de Scot, de Florus, de Ratramne, d'Hincmar, etc.; les ouvrages sur l'eucharistie, d'Amalraire, de Florus, de Paschase Radbert, d'Haymon, de Raban Maur, de Ratramne; etc.

Dans l'ancienne Eglise, on se borne à constater les enseignements de J.-C., à en expliquer le sens moral et religieux, à en faire des applications pratiques; tandis que les scolastiques cherchent le « comment » des choses plutôt que leur valeur même et que leur véritable signification. Là, c'est la foi simple; ici, la curiosité vaine.

Dans l'ancienne Eglise, les esprits sont plus objectifs, bien que certains Pères aient usé très largement du droit d'exprimer leurs propres opinions personnelles. Dans la scolastique, on est plus subjectif, plus personnel; la personnalité y est poussée même quelquefois jusqu'à l'excentricité; certains tours de force y dénotent moins des théologiens sérieux que des acrobates qui veulent faire admirer la souplesse et l'adresse de leur

arbitrium. Les bornes de l'imprévu et du fantasque y sont maintes fois dépassées. Et ces maîtres font école; plus ils sont originaux, subtils, hors cadre, plus ils attirent de disciples. Et ces disciples, aussi obéissants qu'aveugles, qui dépouillent leur moi et leur propre judiciaire pour ne plus penser que par leurs maîtres et pour n'avoir plus d'autre argument que le *magister dixit*, achèvent de caractériser la scolastique, laquelle est ainsi un tout en deux parties: l'une qui pense, ou plutôt qui imagine, et qui dirige selon sa fantaisie; l'autre, qui ne pense pas, mais qui obéit et qui croit, exagérant encore par son ignorance et sa grossièreté les erreurs de la première.

Citons quelques exemples de cet arbitraire fantastique. Au XII^e siècle, Joachim de Flore interprétait les Ecritures à sa manière et selon son bon plaisir. La concordance était pour lui le critérium par excellence et la méthode exégétique la plus rigoureuse. Il la comparait à un chemin qui mène du désert à la ville, en arrêtant le voyageur sur des sommets d'où il peut regarder en arrière et en avant. Dans la *Concordia*, son ouvrage capital, la distinction qu'il fait des trois âges, ou des trois états religieux du monde, est un point essentiel de sa doctrine. Il le développe avec un luxe étonnant de commentaires, de rapprochements historiques et de calculs. Selon lui, le premier état religieux, où les hommes ont vécu selon la chair, va d'Adam à Jésus-Christ; il a porté tous ses fruits d'Abraham à Zacharie; le second, où les hommes vivent entre la chair et l'esprit, a commencé à Ozias et Elisée et va jusqu'au temps où écrit Joachim; il a porté tous ses fruits de Zacharie à saint Benoît; le troisième, celui où l'on vivra selon l'esprit seulement, a commencé à saint Benoît; il durera jusqu'à la consommation des siècles. A ces trois périodes, dont les deux dernières concourent, par leur origine, avec la fin de l'époque précédente, correspondent trois ordres de personnes que Dieu a chargées de manifester à son plus haut degré la vie religieuse: à la première, l'ordre des époux, c'est-à-dire des patriarches, puis des rois; à la seconde, l'ordre des clercs, qui a commencé par la tribu sacerdotale de Judas et d'Ozias et a produit sa plus grande figure en Jésus-Christ, roi et prêtre suprême; à la troisième, l'ordre des moines, dont le premier a été saint Benoît. Il y avait eu des moines avant

Benoît, mais le monachisme n'a pris sa vraie forme qu'en celui-ci, « quand le Saint-Esprit a montré son autorité parfaite ». Et Joachim achève, dans ce passage éclatant comme un hymne, la vision historique de saint Augustin et de Scot Erigène: « Le premier temps a été celui de la connaissance, le second celui de la sagesse, le troisième sera celui de la pleine intelligence. Le premier a été l'obéissance servile, le second la servitude filiale, le troisième sera la liberté. Le premier a été l'épreuve, le second l'action, le troisième sera la contemplation. Le premier a été la crainte, le second la foi, le troisième sera l'amour. Le premier a été l'âge des esclaves, le second celui des fils, le troisième sera celui des amis. Le premier a été l'âge des vieillards, le second celui des jeunes gens, le troisième sera celui des enfants. Le premier s'est passé à la lueur des étoiles, le second a été l'aurore, le troisième sera le plein jour. Le premier a été l'hiver, le second le commencement du printemps, le troisième sera l'été. Le premier a porté les orties, le second les roses, le troisième portera les lis. Le premier a donné l'herbe, le second les épis, le troisième donnera le froment. Le premier a donné l'eau, le second le vin, le troisième donnera l'huile. Le premier se rapporte à la Septuagésime, le second à la Quadragésime, le troisième sera la fête de Pâques. Le premier âge se rapporte donc au Père qui est l'auteur de toutes choses, le second au Fils qui a daigné revêtir notre limon, le troisième sera l'âge du Saint-Esprit, dont l'apôtre dit: « Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté¹⁾. »

Pour Joachim, le grand jour est proche. Il a compté entre Adam et Jésus-Christ quarante-deux générations de trente années, soit 1260 années. Ce chiffre doit, selon la *Concorde* des deux Testaments, reparaître pour la période qui s'écoulera entre la venue du Christ et l'ère bienheureuse de l'Esprit. L'année 1260 verra-t-elle donc s'accomplir le mystère? Ici le prophète hésite. Les deux dernières générations peuvent, selon lui, n'être pas comptées. La crise religieuse est donc ouverte dès l'an 1200. La première moitié du XIII^e siècle sera remplie par le drame de l'Eglise. La chrétienté sera d'abord jetée par l'Antéchrist dans une angoisse horrible: « Le sacrifice et

¹⁾ *Concordia*, lib. V, cap. 84.

l'offrande manqueront, l'ordre de l'Eglise sera détruit, au point que, dans la multitude du peuple, il n'y aura plus un homme qui ose invoquer librement le nom du Seigneur.» Enfin la trompette de l'Archange retentira, tous les mystères contenus dans les Ecritures s'accompliront, et « ce sera le temps de la paix et de la vérité pour la terre entière ». Joachim entend déjà le grondement lointain de l'orage. Il crie aux amis de Dieu de pourvoir à leur salut terrestre: « S'il y a quelqu'un de la maison de Loth, qu'il se hâte de fuir loin des murs de Sodome; s'il y a quelqu'un de la famille de Noé, qu'il s'empresse de rejoindre ceux qui sont à l'abri dans l'arche. » Il écrit les dernières lignes de la *Concorde* dans un accès de tristesse mortelle, il supplie son lecteur de prier Dieu pour lui. « Si le jour suprême me trouve encore vivant, puissé-je combattre le bon combat pour la foi de Jésus-Christ et, dans la compagnie des confesseurs de Jésus-Christ qui vivront alors, monter au royaume des cieux. *Amen. Amen. Amen*¹⁾. »

Telle était l'appréhension de cette âme naïve, à la vue de la corruption de l'Eglise de son temps. Le genre d'exégèse auquel Joachim se livrait était tout à fait scolastique, bien qu'il fût lui-même, par le spiritualisme de ses aspirations, en opposition avec les systèmes scolastiques alors en vogue dans les écoles.

Au XV^e siècle, Jean Petit ayant enseigné que le sens littéral de l'Ecriture n'est pas toujours vrai, les docteurs de Paris condamnèrent cette proposition²⁾. Etranges docteurs, qui ne voyaient pas que de leur doctrine découlaient logiquement le matérialisme eucharistique, de prétendus faits absolument saugrenus et des superstitions plus scandaleuses les unes que les autres. A côté de ce littéralisme inouï, s'épanouissait, d'autre part, l'abus criant du « sens accommodatice »; Thomas d'Aquin lui-même en a donné l'exemple au XIII^e siècle, Bernardin de Sienne au XV^e³⁾. Ce dernier, par exemple, a écrit contre les jeux de hasard un sermon tout compliqué de divisions et d'allégories; il s'y est plu à montrer Satan pa-

¹⁾ *Concordia*, lib. V, cc. 116, 117, 119. — Voir E. Gebhart, *l'Italie mystique*, p. 73-77; Paris, Hachette, 1893.

²⁾ L'abbé FÉRET, *la Faculté de théologie de Paris*, T. IV, p. 119.

³⁾ M. THUREAU-DANGIN en a fait l'aveu formel dans son *St. Bernardin de Sienne*, p. 166; Plon, 1896.

rodiant dans le jeu les diverses cérémonies de la messe; il a énuméré, cinq par cinq, les quinze malignités de ce vice, et, quatre par quatre, les douze catégories d'hommes qui y participent¹⁾. Dans un autre sermon, ce même Saint, parlant des cinq pierres de la couronne de Marie, en a donné une interprétation qui « tout d'abord rebute un peu », avoue M. Thureau-Dangin²⁾. Ailleurs, c'est pire encore: l'orateur considère l'amour sous la figure d'un séraphin ayant deux diadèmes et six ailes; chaque pierre des diadèmes, chaque plume des ailes représente un attribut particulier de l'amour et forme le sujet d'un sermon³⁾.

Au XV^e siècle, même dans Pierre d'Ailly, on trouve des raisonnements ridicules, de la magie, de l'astrologie et de la superstition. Il soutenait, par exemple, que le temps écoulé de la chute d'Adam ou du commencement du monde au Christ, devait être le même que celui qui s'écoulera du Christ à la fin du monde. Pourquoi? Le voici: « Ex præmissis ergo concludunt isti quod, sicut spatium cœlestis circuli, quod est ab Ariete ad Libram, est medietas illius circuli æqualis altius medietati a Libra usque ad Arietem, sic quantum est spatium temporis lapsi ab Adam sive a principio mundi usque ad Christum, tantum naturaliter debet esse a Christo usque ad finem mundi. » *Tract. elucidarius astronomicæ concordantiæ cum theologia et cum historica narratione.* — Voir Féret, *ouvr. cité*, T. IV, p. 203.

Au XIII^e siècle, Robert de Sorbon écrivit un discours sur les trois journées qui conduisent au paradis (*De tribus dietis eundi ad Paradisum*), où il est dit que ces trois jours de marche sont la contrition, la confession, la satisfaction; que chaque jour de marche comprend trois lieues; que les trois lieues de la première journée sont les trois douleurs ressenties pour les peines méritées de l'enfer, pour la perte de la gloire éternelle, pour l'offense de la majesté divine; que les trois lieues de la seconde journée se forment de l'intégrité, de la sincérité, de la fidélité de la confession; que celles de la troisième journée sont l'amour effectif du bien, le pardon des injures, une pénitence en rapport avec les fautes et la condition⁴⁾. C'est ce même Robert de Sorbon qui a écrit un sermon sur la nécessité

¹⁾ *Ibid.*, p. 173. ²⁾ P. 214. ³⁾ P. 299. ⁴⁾ FÉRET, II, 209.

des saignées spirituelles, sermon qui était prononcé en carême, temps de pénitence¹⁾.

Comment ne pas sourire, lorsqu'on voit la Faculté de théologie de Paris enseigner, en 1448, après mûre délibération (!), qu'il « ne répugne point à la piété des fidèles de croire que le Christ a laissé sur la terre quelque peu de son sang répandu dans la Passion²⁾ »; — et en 1497, qu' « il est certain que Marie a été corporellement plus belle qu'Eve³⁾ ».

Si encore on n'eût été que naïf et doucereux! Mais loin de là. Le fanatisme égalait souvent l'ignorance et le mysticisme. C'était même sur les questions qu'on ignorait le plus qu'on s'enthousiasmait davantage, comme le franciscain Jean Marchand, qui, dans son apothéose de François d'Assise, l'exaltait comme « un second Christ et un second Fils de Dieu »; et comme Jean Vitarius, du même ordre, qui prêcha à Tournay, en 1498, qu' « il vaudrait mieux couper la gorge à son enfant que de le mettre en religion non réformée⁴⁾ »! Et au fanatisme était jointe souvent la cruauté, comme au concile de Paris de 1210, où treize prétendus hérétiques furent brûlés.

C'est à ce même concile de Paris que la Métaphysique d'Aristote fut, elle aussi, condamnée au feu. Cinq ans plus tard, un autre concile de Paris, tout en ordonnant d'expliquer la Dialectique d'Aristote, prohiba de nouveau sa Métaphysique et sa Physique. Et c'est le XIII^e siècle que les catholiques-romains regardent comme leur plus grand siècle théologique!

Cette condescendance pour la dialectique pourrait faire croire que la scolastique est une doctrine éminemment logique. Il n'en est rien cependant. On peut être un dialecticien et faire force syllogismes, sans être pour cela un bon logicien. C'est ce qui arriva à beaucoup de scolastiques, qui, en effet, abusèrent de la dialectique jusqu'à violer les règles de la logique, en ce sens que, séparant la mineure de la majeure et argumentant sur chacune séparément et à perte de vue, ils ne saisissaient plus les rapports de l'une et de l'autre et concluaient fausement.

C'est un fait que la scolastique a été plus *ratiocinante* que *rationnelle*, et qu'à l'occasion de la logique elle est souvent sortie de la logique même. C'est un fait que certains scolas-

¹⁾ FÉRET, II, 210. ²⁾ FÉRET, IV, 119. ³⁾ P. 138. ⁴⁾ P. 140.

tiques, en faisant de l'aristotélisme un usage par trop abusif et par trop exclusif, en combattant outre mesure la philosophie et les sciences arabes du XIII^e siècle, en se concentrant dans un ordre d'idées trop restreint, ont contribué à rendre la théologie d'alors étroite et bornée. Qu'on lise, par exemple, les récits de la fête des fous et de la fête des ânes, du douzième au quinzième siècle, on y trouvera des extravagances que certains prélats ont eu beau condamner; elles ne sont explicables que par l'état religieux des masses et du clergé, c'est-à-dire par leur ignorance, leur grossièreté et leur superstition ¹⁾).

Pour plus amples détails, on peut lire, dans cette *Revue*, mes notices bibliographiques sur les ouvrages suivants: *La Faculté de théologie de Paris*, par M. Féret ²⁾); *Les origines de la scolastique et Hugues de St. Victor*, par M. Mignon ³⁾); *Les œuvres poétiques d'Adam de St. Victor*, par L. Gautier ⁴⁾); *Le Rational ou Manuel des divins offices*, de Durand de Mende ⁵⁾); etc.

V. Que le lecteur me permette de confirmer mes appréciations par celles de quelques autres critiques. Même lorsqu'on a conscience de son objectivité et de son exactitude, on aime se sentir en union de sentiment avec d'autres hommes compétents.

J'ai déjà cité le discours du cardinal Benoît Gaëtani (futur Boniface VIII) au concile de Paris de 1290, discours qui ne frappait pas seulement les théologiens de Paris, mais la scolastique du XIII^e siècle, y compris la théologie de la cour de Rome ⁶⁾).

Au XIV^e siècle l'évêque Durand de Mende, au XV^e Gerson et Clémengis ont reproché à la méthode scolastique de tomber dans l'abus, c'est-à-dire de remplacer les raisons lumineuses et probantes par des subtilités qui fatiguaient sans rien décider et sans rien éclaircir. Voici les propres paroles de M. l'abbé Féret: « Déjà en 1311, l'excès (des subtilités) paraissait tel dans l'enseignement théologique que Guillaume Durand, évêque de Mende, croyait devoir le signaler au concile de Vienne ⁷⁾. Plus

¹⁾ Voir FÉRET, IV, III-III.

²⁾ N^o 10, 23, 24 et 29, 1895, 1898 et 1899.

³⁾ N^o 13, 1896. ⁴⁾ N^o 27, 1899. ⁵⁾ N^o 26, 1899. ⁶⁾ N^o 14, 1896, p. 396-397.

⁷⁾ FLEURY, *Hist. ecclés.*, L. 91, ch. 52. Le mémoire présenté par Durand au concile est extrêmement important; il constate qu'au lieu d'étudier la vraie théologie, on s'applique aux vaines subtilités, et l'on préfère les gloses aux textes originaux.

tard, l'illustre Gerson exprimait le même jugement ¹⁾). Les paroles de Nicolas de Clamenges étaient des plus sévères. — « Je suis étonné, disait-il, que les théologiens de notre temps lisent ainsi négligemment les pages des divins Testaments, émoussent leur esprit par les recherches de subtilités assez stériles, et languissent autour des questions et des combats de mots, ce qui est le propre des sophistes et non des théologiens. . . . Ils languissent, ils meurent de faim, parce qu'ils ne trouvent aucun fruit, ou, s'ils en rencontrent un, ce fruit est semblable à ceux de Sodome qui ont une belle et brillante apparence, et qui, sous le toucher, se résolvent en poussière et en fumée. Oui, tout d'abord les sophismes apparaissent beaux, ingénieux, pénétrants, fins; mais, si vous déchirez l'enveloppe des mots pour arriver au fruit, ce n'est plus que fumée, parce que tout était vide au dedans ²⁾. » — « Ces *justes* critiques, ajoute M. Féret, durent porter ³⁾. » Hélas! elles étaient justes, mais elles ne portèrent pas.

J'insiste, pour dire que tout le procès de la scolastique et du scolasticisme est dans ces paroles de Clémengis: « Nunc autem plerosque videmus scholasticos sacrarum inconcussa testimonia litterarum tam tenuis æstimare momenti, ut ratiocinationem ab auctoritate ductam velut inertem et minime acutam sibilo et subsannatione irrideant, quasi sint majoris ponderis quæ phantasia humanæ imaginationis adinvenit, quam quæ divinitas cœlitus aperuit . . . » Clémengis préférait la théologie positive des Pères.

Au XVII^e siècle, l'abbé de St. Cyran n'a pas hésité à dire que « ce sont les premiers scolastiques et St. Thomas lui-même qui ont ravagé la vraie théologie ⁴⁾ ». La casuistique des jésuites n'a pas été autre chose que la scolastique arrangée par eux dans leurs propres intérêts. Sainte-Beuve a prétendu que « les *Provinciales* ont tué la scolastique en morale, comme Descartes en métaphysique ». Malheureusement, la scolastique existe toujours dans l'Eglise romaine, dont elle est l'âme et la vie.

Ch. de Rémusat, dans son ouvrage sur *Saint Anselme de Cantorbéry*, a condamné « cette uniformité des questions prévues,

¹⁾ *Opera*, passim.

²⁾ *De studio theologico*, dans le *Spicilegium* de d'Achery, ed. in-fol., T. I, p. 476. Voir aussi pp. 150-151.

³⁾ *Ouvr. cité*, IV, 19 et 284.

⁴⁾ Voir SAINTE-BEUVE, *Port Royal*, T. I, p. 323.

d'expressions techniques, de procédés pédantesques, qui rendent la scolastique si rebutante et quelquefois vaine ¹⁾ ». Il a vu dans la scolastique « une science occulte pour le sens commun de l'humanité ». Il avoue qu'il y a eu des astres dans la nuit du moyen âge, mais il emploie le mot « nuit ²⁾ ». Il dit que « la scolastique, enchaînée aux controverses du sein desquelles elle s'était élevée, s'est ressentie toujours de ces circonstances de son origine; que c'est pour et par l'enseignement d'une certaine doctrine, contenue dans de certains livres, et surtout dans la Logique d'Aristote, qu'elle est venue au monde ³⁾ ». Enfin, il avoue que les scolastiques « ne savaient même pas toujours ce qu'ils paraissaient savoir, car rarement on puisait aux sources, et l'on citait souvent les anciens sur parole ⁴⁾ ».

Que ces quelques jugements suffisent.

VI. Toutefois, reste à faire une dernière et très importante remarque: c'est que, si beaucoup de théologiens scolastiques ont altéré le dogme, dénaturé la morale et faussé la constitution ecclésiastique, il ne faudrait cependant pas en conclure que toute trace des anciennes croyances et des anciennes doctrines a entièrement disparu. Nullement. On retrouve encore, en pleine scolastique, même aux XII^e et XIII^e siècles, des restes de ces croyances et de ces doctrines. Il est vrai que le parti dominant les condamnait et les représentait, sinon toujours comme des hérésies, du moins comme des erreurs néfastes; mais elles n'en existaient pas moins. C'est même là un des côtés les plus curieux et les plus piquants de la scolastique; et c'est là que nous trouvons, nous anciens-catholiques, les matériaux pour démontrer contre Rome la visibilité et la continuité de l'Eglise vraiment catholique, malgré les innovations et les erreurs dogmatiques de la papauté.

On retrouve les anciennes doctrines catholiques, soit dans les groupes d'opposition que Rome a traités comme des sectes hérétiques, soit dans quelques théologiens qu'elle a condamnés et qu'elle a réprimés, quelquefois aussi d'une manière violente et sanglante. Nous ne saurions aujourd'hui nous déclarer pleinement solidaires ni de ces groupes ni de ces théologiens isolés, parce que presque toujours, victimes de l'ignorance de leur

¹⁾ 2^e édit., p. 374; 1868. ²⁾ P. 381. ³⁾ P. 384-385. ⁴⁾ P. 406.

époque, entraînés par les passions des écoles et des partis, ils ont mêlé aux anciennes vérités qu'ils défendaient, des exagérations ou des considérations erronées qui prêtaient le flanc à une légitime critique. Privés, eux aussi, de la sage direction que leur eût donnée le critérium catholique s'ils l'eussent connu, ils ont dévié sur certains points. Mais, tout en condamnant impartialement leurs déviations comme celles de leurs adversaires, nous devons rendre hommage avec la même impartialité à leur courage, à leur désir de rester orthodoxes et catholiques, en dépit des papes et des inquisiteurs qui ont voulu leur enlever ce titre d'orthodoxes et de catholiques, et qui, moins orthodoxes et moins catholiques qu'eux, les ont persécutés barbarement et iniquement.

Il serait du plus vif intérêt et de la plus haute importance de recueillir ces restes des anciennes doctrines que l'on retrouve encore dans ces siècles de luttes intellectuelles et religieuses. J'espère que la *Revue* publiera un jour ce travail; mais, pour le moment, il nous entraînerait trop loin et dépasserait le cadre de la présente étude.

Bref, de ce qui précède, il résulte: 1° que la scolastique a été essentiellement un système d'explications *nouvelles* des dogmes; 2° qu'elle a introduit ces explications *dans les dogmes mêmes*; 3° que, pour essayer de démontrer que ces explications nouvelles et souvent erronées avaient toujours été considérées comme des dogmes dans l'ancienne Eglise, elle a dû *fausser* l'histoire, les textes et les faits, et propager ainsi, partout où elle a triomphé, *un christianisme erroné*; 4° que, lorsqu'on l'examine dans le détail, on constate qu'elle est fautive dans tous les domaines de la théologie: — fautive en *exégèse*, où son arbitraire apparaît dans ses criants abus du sens accommodatrice; — fautive en *prédication*, où elle a plus étalé soit la subtilité de l'esprit, soit la grossièreté du langage, que la véritable piété, à ce point que M. Thureau-Dangin a dû faire l'aveu suivant: « Il faut reconnaître que, dans le domaine particulier du sermon, l'influence de la scolastique n'a pas été bienfaisante ¹⁾ »; — fautive en *morale*, où, n'associant que trop souvent le vice et le mysticisme, elle a préparé les voies à la casuistique jésuitique; — fautive en *histoire*, où elle a falsifié

¹⁾ *Ouvr. cité*, p. 167.

les documents qui la combattaient, et remplacé les faits par la légende; — fausse en *discipline* et en *droit*, où elle a dénaturé la notion de l'autorité et de la liberté chrétiennes, remplacé le Christ par le pape, et faussé la constitution de l'Eglise; — fausse même en *philosophie* et en *sciences*, où, avec sa théorie des quatre éléments, des formes substantielles, des accidents absolus, etc., elle a fait aboutir la théodicée à de fausses impasses.

Ajoutons que la scolastique a été plus encore le résultat de l'ignorance que de la liberté individuelle. Effectivement, il est démontré qu'à partir du IX^e siècle la connaissance de la langue grecque a été très rare dans les Gaules et de ce côté-ci des Alpes; qu'à part Scot Erigène on ne voit personne qui ait été alors en état de faire connaître les documents grecs; que l'ouvrage de Jean Damascène sur la Foi orthodoxe n'a été traduit en latin que vers 1150 ¹⁾; que même encore au XII^e siècle, les scolastiques ne possédaient que très peu de livres de philosophie, à savoir: quelques traités d'Augustin, quelques passages d'Aristote traduits en latin par Boèce, aussi quelques passages du *Timée* de Platon, mais rien de plus de Platon, le *de philosophia naturali* d'Apulée, quelques traités de Cassiodore et d'Isidore de Séville ²⁾. C'est tout. On voit, par ce misérable bagage, quelle ignorance a forcément régné dans les esprits d'alors, dans quelle déplorable philosophie ils ont inévitablement végété, et quelle théologie pitoyable ils ont dû en tirer. Ce n'est donc pas avec des airs de triomphe qu'il faut parler de la scolastique, mais avec un sentiment de honte: les quelques hommes supérieurs qui ont brillé au XIII^e siècle, comme Thomas d'Aquin et Bonaventure, ont été des exceptions; leurs œuvres d'ailleurs, singulièrement surfaites, sont remplies non seulement de lacunes considérables, mais d'erreurs positives, qui en amoindrissent considérablement la valeur.

C'est un fait notoire que Léon XIII, en prônant de nouveau la *Somme* de Thomas d'Aquin, n'a fait faire à la théologie, dans sa propre Eglise, aucun progrès. Les quelques théologiens sérieux que compte l'Eglise romaine actuelle ne sont nullement des thomistes, et c'est bien en dehors de la *Somme* qu'ils ont

¹⁾ MIGNON, *ouvr. cité*, I, p. 170.

²⁾ P. 38-43, 48.

puisé leur science: il suffit de citer les Kraus, les Funk, les Duchesne, les Denifle, les Batiffol, les Chevalier, les Féret, même les Mignon, etc., pour en avoir la preuve. Tout le mouvement d'engouement pour le moyen âge, créé ou plutôt renouvelé par Léon XIII, n'est donc qu'un mouvement factice. Comment dissimuler qu'un système en grande partie antichrétien et d'où est sortie, à Rome, l'érection du mensonge à l'état d'institution, surtout à partir du jésuitisme du XVI^e siècle, ne saurait longtemps subsister, malgré les habiletés de Léon XIII et de ses partisans?

Sous le pontificat de Clément IX (1667-1669), le nonce Bargellini disait: « Le mal en France, c'est qu'on n'étudie pas assez la scolastique. » On voit par cette parole que la force de Rome n'est que dans la scolastique, et nullement dans l'Écriture, encore moins dans la tradition patrologique et historique. Aujourd'hui, Bargellini n'aurait pas à se plaindre; car, même en dehors de la France, même en dehors de l'Église romaine, il y a des papistes déguisés qui n'étudient guère que la scolastique et qui surtout ne prennent dans la scolastique que ce qu'elle a de mauvais. Ils auront beau faire; ils ne rendront pas blanc ce qui est noir. M. Blondel dénie à la scolastique le caractère de philosophie chrétienne, et il affirme qu'elle renferme le germe de tous les combats livrés depuis contre l'idée chrétienne. C'est en vain que Léon XIII glorifie, ses glorifications ne sont pas des raisons. La science ne rétrogradera pas pour le bon plaisir du pape; elle suivra l'élan irrésistible de l'esprit humain et non les rabâchages stériles de la sottise humaine.

Pour nous, catholiques-chrétiens, tenons-nous fermes dans la recherche impartiale et exacte de la vérité historique et dogmatique; explorons tous les terrains, et celui de l'ancienne Église, où nous retrouvons la vraie foi, et celui du moyen âge, où le papisme fleurit sous les dehors mensongers d'un catholicisme dénaturé; disons loyalement ce que nous constatons, rendons ainsi témoignage au vrai Christ notre seul maître, et abandonnons-nous, confiants, à son esprit divin et à sa Providence toujours bienfaisante.

E. MICHAUD.
